

# Une voix s'éveille

**E**n ce 30 mars 1968, une voix résonne dans les couloirs de la maternité de l'hôpital Pierre-le-Gardeur de Repentigny. Une petite voix qui porte. Un souffle de vie, le premier, et déjà un son puissant. Essoufflée et usée par plusieurs heures de dur travail, Thérèse Dion prête une oreille distraite aux énergiques vocalises de sa fille. À quarante et un ans, Thérèse est une habituée des salles d'accouchement. La petite fille au minois cramoisi est son quatorzième enfant, sa neuvième fille. « Maman Dion », comme on la surnomme, est songeuse en contemplant la fragile petite créature lovée contre elle. Si elle crie comme ça, c'est sûrement parce qu'elle sait qu'elle revient de loin, la même. En effet, Thérèse et son mari Adhémar n'avaient absolument pas prévu d'accueillir un

nouvel enfant, un nouveau flot, comme on dit dans cette région du Québec. L'entourage du couple avait multiplié les avertissements, rappelant à Thérèse et Adhémar qu'ils avaient déjà treize bouches à nourrir et qu'une grossesse après quarante ans comportait bien des risques. Mais dans la famille Dion, on croit puissamment en Dieu et si cette enfant doit venir, il est nécessaire de l'accueillir de la meilleure des manières.

Thérèse ne le sait pas encore, mais cette petite qui s'époumone deviendra la plus grande voix du Québec, faisant rayonner la Nouvelle France aux quatre coins du monde et inscrivant le nom de Dion au fronton des plus belles salles de la planète. Les Dion ne furent pas toujours des Dion. C'est sous le nom de Guyon que la famille s'implante aux alentours de 1634 sur les terres hostiles du nouveau monde. Originaire de Mortagne-au-Perche, petite bourgade de l'Orne, Jean Guyon quitte le royaume de Louis XIII pour tenter l'aventure outre-Atlantique. On imagine aisément les générations successives œuvrer dans les métiers du bois ou dans le commerce des peaux, étant tour à tour bûcherons ou tanneurs. Par on ne sait quel tour de passe passe, les Guyon deviennent les Dion au beau milieu du xviii<sup>e</sup> siècle et s'installent en Gaspésie, région maritime et sauvage, sorte de Finistère du Grand Nord. Il semblerait que l'immense majorité des Québécois francophones d'aujourd'hui descendent de la centaine de familles normandes, bretonnes et basques débarquées

au cours des siècles dans le sillon du célèbre explorateur Jacques Cartier.

C'est là que Marie-Thérèse Ranguay, que tout le monde appelle Thérèse, grandit à la fin des années 1920. Celle qu'on surnommait affectueusement « Maman Dion » coule des jours heureux entourée de ses huit frères et sœurs et bien qu'elle doive arrêter l'école à treize ans, la jeune femme fait montre d'une insatiable curiosité, d'un goût immodéré pour la musique et d'un vrai sens de la famille. La situation financière de ses parents se dégradant, l'adolescente arrive en 1940 dans la province de Mauricie, berceau industriel de la région où l'on emploie à tour de bras dans les grandes usines de sidérurgie. C'est là, dans la petite ville de La Tuque, que Thérèse rencontre l'amour de sa vie, Adhémar Dion, le fils d'un ami de son père. Les jeunes tourtereaux scellent leur union le 20 juin 1945 mais très vite, Thérèse déchantée. En effet, son mari est d'une nature particulière, en proie à une grande mélancolie et il ne veut pas entendre parler d'enfants. Pour la jeune femme, qui exerce le métier de nourrice, il est impensable d'envisager de ne pas fonder une famille. Adhémar se ravise rapidement puisque quelques mois seulement après leurs noces, la petite Denise voit le jour. Suivront Clément en 1947, Claudette en 1948 et Liette en 1950. Les joies de la vie de famille comblent de bonheur Thérèse. Le tableau peut sembler en tout point idyllique mais les impératifs professionnels d'Adhémar désespèrent la jeune mère de famille. Bûcheron de son état, le vaillant gaillard s'absente

des semaines durant et n'a que peu de temps à consacrer à ses enfants.

À l'orée des années 1950, le jeune père de famille fait un choix radical qui comble son épouse : il abandonne ses obligations dans les vastes étendues boisées et décide de prendre du temps pour s'occuper des siens. La famille Dion s'installe à Charlemagne, charmante ville de la métropole de Montréal. Cerné par quatre fleuves – le Saint-Laurent, la rivière des Prairies, la rivière des Mille-Îles et celle de l'Assomption –, Charlemagne deviendra le quartier général du clan Dion, un havre de paix bucolique. Les débuts sont pourtant compliqués. L'appartement est exigu et Thérèse rêve d'élever ses enfants dans de meilleures conditions. Matriarche volontaire et courageuse, « Maman Dion » sait gérer sa maison, sa famille et sait saisir les opportunités lorsque celles-ci se présentent. À la faveur de l'implication de plus en plus grande du gouvernement dans la vie de tous les jours, la mère Dion se prend au jeu de cette « révolution tranquille » qui bouleverse la société québécoise. En contractant un prêt de 10 000 dollars canadiens, le clan Dion se fait construire une belle maison dans un quartier tranquille de Charlemagne. Le havre de paix est cependant marqué par un terrible accident. En 1957, Charles Dion, le père d'Adhémar, est fauché par un train à quelques encablures de la maison. Cette funeste disparition jette le trouble dans la famille et Adhémar sombre de plus en plus dans la dépression. Pour alléger la peine de son mari, Thérèse consent à déménager loin du

lieu de la tragédie. L'écoute mutuelle et la compréhension des besoins de l'autre sont la clé du ménage Dion qui s'apprête donc, en cette fin du mois de mars 1968, à accueillir une nouvelle venue dans la grande famille.

Depuis quelques mois déjà, le chanteur français Hugues Aufray triomphe avec sa merveilleuse ballade *Céline*. Cette chanson, écrite par la parolière Vline Buggy en l'honneur de sa sœur disparue, fut dans un premier temps proposée à Claude François et Richard Anthony qui la refusèrent tous deux. Aufray, jeune talent prometteur qui s'est fait connaître grâce au concours de l'Eurovision et à ses multiples reprises en français du répertoire de Bob Dylan, tombe littéralement sous le charme de cette tendre déclaration d'amour et accepte d'en être l'interprète en mémoire de son frère Francesco mort quelques années plus tôt dans des circonstances tragiques. Ce tube propulse la carrière du jeune Hugues et conquiert le cœur de toute la francophonie. En l'écoutant, Thérèse Dion a une révélation. Sa dernière fille s'appellera Céline.

La benjamine du clan Dion naît donc sous le signe de la musique en ce printemps 1968 qui voit le monde secoué par le soulèvement de la jeunesse américaine et européenne. Loin de l'agitation et du tumulte, Céline voit le jour dans la paisible Charlemagne. Enfant de la tradition, la petite fille porte en deuxième prénom – comme toutes les petites filles catholiques du Québec – celui de la Vierge Marie. Tradition toujours, un troisième prénom lui est donné,

Claudette, celui de sa sœur et marraine. Choyée, entourée et baignant dans un climat d'affection et d'amour, la petite Céline rencontre très tôt sur son chemin la musique. Il faut dire que chez les Dion, la musique est une seconde nature. Adhémar est un accordéoniste de bon niveau et Thérèse joue du violon avec un certain talent. Les parents mettent un point d'honneur à sensibiliser leurs nombreux enfants aux plaisirs du chant et de l'orchestration et chacun reçoit une éducation musicale en se voyant confier un instrument. Il s'agit là de la pierre angulaire qui unit les Dion, le ciment de la famille.

Dans l'immense maison de Charlemagne, on chante du soir au matin. On joue, on compose, on s'égaye sur des reprises, on se retrouve pour partager des moments simples de communion. Lorsqu'elle hérite d'une clarinette à l'âge de quatre ans, Céline est un peu déçue. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est chanter.

Elle se plie à l'exercice instrumental mais rien ne lui fait tant plaisir que de pousser la voix à la moindre occasion. C'est son frère Michel qui offre à Céline sa première scène à l'occasion de son mariage. Pas intimidée pour un sou, la petite fille de cinq ans est emplie de joie en se présentant devant l'assemblée de convives. Elle entonne *Du fil, des aiguilles et du coton* de Christine Charbonneau, véritable stakhanoviste de la chanson québécoise, autrice interprète et parolière notamment pour Sheila.

*Donnez-moi un peu de fil, des aiguilles et du coton  
Il n'en faut pas plus pour réparer un cœur en pièce  
Donnez-moi un peu de fil, des aiguilles et du coton  
Je vous broderai une maison.*

Michel est heureux en voyant la petite dernière de la famille s'époumoner avec délectation. Il faut dire que le frère de Céline entretient un lien tout à fait particulier avec la musique.

À la fin des années 1960, l'aîné des frères Dion a créé, avec trois amis, le groupe Michel et la quatrième volonté. Le band est très expérimental, très en avance sur son temps, un ovni dans le paysage musical québécois de la fin des sixties. Sur des instrumentales fouillées, Michel Dion et ses compères livrent quelques bijoux d'un hard rock qui préfigure le métal qui fera fureur quelques années plus tard en Amérique du Nord. Si la plupart des morceaux de Michel et la quatrième volonté sont des reprises de titres américains des Temptations, de Rare Earth ou de Moutain, les explorations de Michel prouvent que dans la famille, la musique n'est pas qu'une histoire d'amateurs passionnés. Michel continuera sa carrière au sein du groupe de *new wave* Le Show et accompagnera sa petite sœur durant sa fulgurante ascension. Bien que personne encore ne puisse envisager une seule seconde le destin extraordinaire de la petite fille gracile se donnant en spectacle lors des noces, Céline garde en elle un souvenir ému du mariage de Michel. C'est à ce moment précis que la vocation semble être née.

« C'est là que tout a commencé. J'avais mes frères et mes sœurs autour de moi qui m'accompagnaient. En élevant la voix, j'ai senti quelque chose, je me suis dit : C'est sûr que c'est ma vie. »

Si Céline est à l'aise quand il s'agit de faire le spectacle pour les siens, il est un domaine où la petite fille n'excelle pas : l'école. Dès son plus jeune âge, la benjamine des Dion éprouve maintes difficultés à se concentrer, à être attentive. Apprendre n'est pas son fort, se concentrer non plus. La situation inquiète Thérèse qui ne sait pas comment donner le goût des études à sa petite dernière. Réservée, Céline a du mal à dire ce qu'elle a sur le cœur. Le chanter, oui mais en parler, c'est extrêmement difficile. Si les résultats scolaires sont en dent de scie, si les sautes de concentration sont de plus en plus nombreuses, c'est en réalité parce qu'elle est victime de harcèlement. Plusieurs de ses camarades ont pris Céline en grippe et cela a une incidence néfaste sur sa scolarité. Mutique, empêchée, la future star ne sait comment avouer la situation à ses parents ou à ses frères et sœurs. Une fois adulte, elle parviendra enfin à poser des mots sur ses maux, sur ce fléau qui ravage le quotidien de milliers d'enfants et de jeunes.

« Le harcèlement peut commencer très tôt et les conséquences sont terribles. Il faut parler et il faut que l'entourage soit attentif car les jeunes qui en sont victimes ne vont pas nécessairement aller vers les autres. C'est à nous parents, amis, enseignants, de garder les yeux et le

cœur ouvert. S'il y a des changements dans la nourriture, dans les habitudes, une perte de cheveux, une façon de se retirer, il faut aller vers cette personne et poser des questions, creuser, aller au plus profond. »

Si elle est parvenue à faire face, à serrer les dents dans l'épreuve, c'est surtout grâce à son entourage et à l'atmosphère bienveillante qui règne dans la demeure de Charlemagne : « J'étais gênée d'en parler. Donc ils n'ont pas vu. Ils avaient trop à faire à la maison. Mais avec treize frères et sœurs aimants, quand je rentrais le soir, je reprenais courage. J'étais la dernière, un peu leur chou-chou... et je le suis toujours d'ailleurs. »

Pour s'échapper et résister aux difficultés rencontrées à l'école, Céline n'a qu'une issue, chanter. Dès qu'elle le peut, dès qu'un instant de libre se présente, la jeune enfant boute les tracassés en fredonnant. Sa maman Thérèse le voit, le sent. Sa petite Céline a quelque chose, une voix claire et un timbre unique. Les premières scènes sont somme toute assez modestes. C'est au Vieux-Baril, le restaurant-salon tenu par Adhémar et Thérèse, que la plus jeune des Dion entame ses premiers tours de chant. Les clients sont séduits par le charisme de Céline et bien que Thérèse veille à ce que le service ne soit pas perturbé par les facéties de sa progéniture, le show peut suivre son cours sans trop d'encombre. On vient de loin pour écouter la pépite de Charlemagne et les curieux sont de plus en plus nombreux à prendre place autour des petites tables. Pour l'apprentie

chanteuse, le cadre est idyllique et ces concerts improvisés lui permettent de reconquérir un peu de l'insouciance esquintée dans les couloirs de l'école. « Maman Dion » voit que sa fille est épanouie lorsqu'elle chante et décide d'accompagner au mieux Céline sur cette drôle de route musicale. Pressée par ses aînés qui eux aussi entraperçoivent le talent de leur sœur cadette, Thérèse prend les choses en main. Femme au caractère fort et amoureuse de la musique, elle est déterminée à donner un cadre solide à Céline. Pour imaginer plus grand, il faut avant tout constituer un répertoire et composer. Sans cela, impossible d'aller plus en avant. En 1980, Thérèse et son fils Jacques, âgé de vingt-cinq ans, couchent sur le papier ce qui deviendra la première chanson originale de Céline. *Ce n'était qu'un rêve* est une ballade qui invite à la rêverie, onirique à souhait. À douze ans, Céline porte enfin sa voix et la met au service d'une chanson qui lui correspond parfaitement. Les mots de Thérèse et la mélodie de Jacques épousent à merveille l'innocence de la préadolescente. Extraits :

*Dans un grand jardin enchanté  
Tout à coup, je me suis retrouvée  
Une harpe des violons jouaient  
Des anges au ciel me souriaient  
Le vent faisait chanter l'été  
Je marchais d'un pas si léger  
Sur un tapis aux pétales de roses  
Une colombe sur mon épaule  
Dans chaque main une hirondelle  
Des papillons couleurs pastel*

Une voix s'éveille

*Ce n'était qu'un rêve  
Ce n'était qu'un rêve  
Mais si beau qu'il était vrai  
Comme un jour qui se lève*

La naïveté comme étendard, voilà qui colle parfaitement à la peau de la jeune chanteuse. Lorsque la famille découvre la chanson, tous sont unanimes. Céline porte haut des paroles simples et légères. Comme une Alice au pays des Merveilles perdue dans un monde peuplé d'étranges figures, Céline chante les tourments et les espoirs de l'enfance qui bascule. S'il en est un qui est particulièrement conquis par le titre, c'est bien Michel. Certes, la ballade est très éloignée de ce qu'il fait et aime musicalement mais il est certain que Céline porte en elle la grâce, étoffe dont se parent les plus grands. Joignant les actes à la parole, le protecteur Michel se met en tête de présenter la maquette de *Ce n'était qu'un rêve* aux professionnels de l'industrie musicale. Connaissant assez finement le secteur, l'aîné de la fratrie souhaite trouver le meilleur écrin pour la perle Céline. Après quelques recherches, il s'accorde avec sa mère sur un nom, un seul, René Angélil. Le nom est resté gravé dans la mémoire de Thérèse qui l'a découvert en scrutant attentivement une pochette de disque de Ginette Reno. Âgé de trente-huit ans, Angélil eut son quart d'heure de gloire quelques années plus tôt avec le trio des Baronnets qu'il formait avec ses amis Pierre Labelle et Jean Beaulne. Au cœur des sixties et de la vague yéyé, les Baronnets firent fureur en reprenant et adaptant quelques standards des Beatles. Lorsque le groupe vole en éclats en

1972, René décide de rester dans le milieu musical québécois qu'il connaît par cœur. Les cabarets de Québec n'ont aucun secret pour lui et Angélil navigue parfaitement dans un microcosme où tout le monde connaît tout le monde. Devenu imprésario, il contribue au succès triomphal de l'enfant prodige de la chanson québécoise d'alors, Ginette Reno. La production de disques est intense et sans relâche et le binôme Reno-Angélil marque de son empreinte les années 1970. En 1975, la star et son agent s'offrent même un concert dantesque sur le Mont Royal pour la fête nationale. Près de 250 000 personnes s'amassent pour entendre Reno entonner *Un peu plus haut et un peu plus loin*.

Mais toutes les belles histoires ont une fin et après plusieurs années d'une fructueuse collaboration, la diva lâche son imprésario. Miné et abattu, Angélil est à deux doigts de tout abandonner en ce début d'année 1981. Divorcé et remarié, René n'en peut plus de cette vie dissolue qu'il mène. Une vie privée chaotique entrecoupée de parties de poker dispendieuses, une carrière au point mort, la coupe est pleine. À bientôt quarante ans, il faut tout reconstruire, envisager l'avenir différemment. Angélil laisse les démos d'apprentis chanteurs en pile sur son bureau. Plus envie. La musique, c'est du passé, c'est derrière lui et déjà, il envisage une nouvelle carrière en tant qu'avocat. La ténacité de Michel Dion va brusquement bousculer le dépit et l'aigreur de l'agent d'origine libanaise. Le grand frère de Céline croit en sa sœur et fait le siège téléphonique du bureau d'Angélil. Lorsqu'il parvient enfin à avoir en direct

l'agent, Michel joue son va-tout, poussant René dans les cordes. Selon le frère de Céline, il est impossible qu'Angélil ait écouté la cassette démo. S'il l'avait fait, il aurait déjà signé la petite merveille. Le coup de bluff de Michel fonctionne à merveille et accroche l'attention de René qui aime particulièrement ceux qui osent. Mais lorsqu'il comprend que la merveille en question a seulement douze ans, tout retombe. Encore une gamine à voix, une parmi des milliers que doit compter le Québec. En raccrochant au nez de l'importun, Angélil est malgré tout piqué par la curiosité. Il ouvre l'enveloppe contenant la cassette et glisse celle-ci dans le poste. En quelques secondes à peine, le visage de l'élégant agent se métamorphose. Les soucis s'envolent, l'aigreur disparaît. Cette même a la voix du bon Dieu.

Angélil a une révélation. Cette enfant, c'est du jamais vu au Québec. Il y a certes une tradition de la chanson et de multiples artistes de talent. Mais cette grâce, cette puissance, c'est totalement nouveau, de ces nouveautés qui peuvent renverser la table et changer la donne. Convaincu qu'il tient là la nouvelle Ginette Reno, René reprend espoir et confiance. La prolifique scène québécoise n'est pas prête à accueillir un tel talent. Les peintures que sont Reno, Gilles Vignault, Michel Richard ou Gilles Leclerc n'ont pas cette pureté. Quant à la scène montante, incarnée par Diane Dufresne ou Richard Charlebois, elle n'arrive pas à la cheville de l'incandescente gamine de Charlemagne.

René ne perd pas de temps pour rappeler Michel. Il veut voir Céline en vrai, voir le miracle de près. Lorsque la jeune fille débarque avec son parrain de frère et sa mère dans le bureau de l'imposant agent, l'ambiance est particulièrement crispée. À douze ans, on est forcément impressionnée par un homme de cette stature, par ce regard qui fixe, par ce costume très élégant. À la demande d'Angélil, Céline se met à chanter mais elle perd ses moyens, bafouille un peu. Pour la rassurer, René lui tend un stylo pour faire office de micro et lui dit de se détendre. La jeune fille n'a pas forcément conscience de ce qui se joue dans ce bureau et ne se rend pas tout à fait compte de l'importance d'une telle audition improvisée. Elle ferme les yeux, cherche à reprendre son souffle. Son visage poupon s'éclaire enfin, métamorphosé par le fait de chanter. La magie opère à nouveau, comme à l'écoute de la cassette. De façon plus intense encore. Il y a là, dans cette voix brute, un joyau qui ne demande qu'à être taillé et qui bouleverse toutes les certitudes de René.

Si Thérèse et Michel sont flattés par les mots de l'imprésario, ils ont à cœur de ne pas se précipiter. Après tout, ce n'est qu'une enfant et il est hors de question de brûler les étapes à la va-vite. Si « Maman Dion » et le frère aîné de Céline sont séduits par la personnalité d'Angélil, l'ensemble du clan doit approuver et valider ce choix, et Adhémar en premier lieu. L'attente est longue pour la petite Céline qui piaffe d'impatience. Elle voit son rêve de près et ne veut absolument pas que cette chance lui

passé sous le nez. René se plie volontiers aux drôles de rituels du clan Dion et accepte de passer du temps avec l'immense fratrie. Les déjeuners et dîners se succèdent et le Montréalais se fait peu à peu une place au cœur de la famille. Lorsqu'il gare son imposant véhicule devant la maison, l'effet est immédiat. Les aînés de Céline sont taquins avec René, se moquant gentiment de lui, égratignant ses drôles d'habitudes d'homme du monde. Mais l'épreuve reste bienveillante et le fringant quadragénaire éprouve une sympathie non feinte pour les Dion. La timide Céline a-t-elle vraiment son mot à dire dans ce jeu de singulières tractations ? Elle ne se prononce pas, observe, mais déjà deux absolues certitudes grandissent en elle : elle veut être chanteuse et elle apprécie énormément René.